



Un bouquet de poèmes d'Amy Uyematsu

Traduits par le collectif Passages

Amy Uyematsu fut une des plus belles rencontres de Passages, collectif de traduction littéraire de CLIMAS créé par Nicole Ollier en 2007, même si le destin nous autorisa seulement quelques séances en visio-conférence, et échanges de courriels. Malgré tout, son époux Raul Contreras vint en personne à l'UBM lors d'un colloque organisé par Sophie Rachmuhl, Fabienne Duteil-Ogata, Guillaume Muller et Jeffrey Swartwood, témoigner de sa reconnaissance à voir nos traductions étendre sa mémoire en Europe : son fils, présent dans ses poèmes, exprima aussi son émotion en visioconférence. Le bonheur que nous avons connu avec la publication de notre anthologie bilingue, *Yellow Power* à L'Ire des marges en 2025¹, s'accompagna de l'inévitable frustration de voir un certain nombre de poèmes laissés dans les marges. Ce numéro de Leaves vient partiellement combler ce manque. Nous avons choisi un bouquet de poèmes — la métaphore souligne l'amour d'Amy pour les fleurs comme pour les arbres — représentatifs par leur diversité : le premier dresse un tableau presque complet. Il est issu du recueil éponyme *30 Miles From J-Town* (1992), recueil sur lequel portait une de nos communications donnée à Montpellier, suivie d'un chapitre dans l'ouvrage *Vulnérabilité et radicalité*, *Écritures de soi...* Une autre communication présenta ce travail transculturel de traduction d'Amy à l'Université du Mans, et fut suivie d'un article à quatre mains publié à l'étranger. Le premier poème de la liste abolit toutes les majuscules, ce que la traduction a respecté, au risque d'entorses à la syntaxe ; il garde des indices ethnolectaux, sous forme de mots japonais, langue que ne connaissait pas la poète, sauf de façon élémentaire. Mais ces mots retenus de la langue japonaise renvoient, dans un contexte multiculturel, à certains champs sémantiques comme ceux de la famille, tels les mots pour grand-mère « ojichan, obachan », ou encore la communauté, ainsi « hakujin » désignant la couleur de peau blanche mais aussi la porcelaine, ou bien les désignations générationnelles qui catégorisent les strates de l'immigration : « issei », « sansei », « nisei », ou bien « yonsei » et « gosei ». Les termes classiquement retenus et les plus aisément transmis aux générations futures, sont les mots de la cuisine, qui emplissent le menu quotidien : sashimi, gohan, maguro. Certains vocables plus fondamentaux transcrivent l'intraduisible, telle la valeur de l' « enryo », la réserve faite de retenue et de silences. Le poème comporte de nombreuses références locales à des espaces géographiques signifiants et trace une cartographie de la vie des jeunes Nippo-Américains selon les quartiers

¹ <https://www.liredesmarges.fr/catalogue/collection-majuscules/yellow-power/>

et en fonction des modes et de la classe sociale. Il est fait allusion à Manzanar, l'un des camps d'internement où furent enfermés les Nippo-Américains en représailles à l'attaque de Pearl Harbor, peu importe leur innocence ; il s'agit de celui où fut enfermée la famille d'Amy, au pied de la Sierra Nevada, sur la côte Ouest. Le premier vers fait allusion au père d'Amy, dont le propre père dut brader ses pépinières à des opportunistes blancs, elles qui lui valurent une renommée nationale, même posthume. La génération d'Amy fut connue pour son exemplarité : appliqués à l'école, discrets, disciplinés, ne faisant pas de remous, mais relativement acculturés puisque sans mémoire de la langue des origines ; gardant la culture de la peau sans bronzage pour les jeunes filles, un intérêt limité pour les origami, non nommés, mais une incorporation tacite des valeurs essentielles comme l'enryo précédemment nommé, et dont la poète fait certainement preuve, associée à un militantisme vocal, engagé, audacieux, dont cette revendication du « Yellow Power ».

L'intégration de ce qui est japonais se révèle beaucoup par le corps et son aliment communautaire, le riz. Dans « Planter le goût du riz », (30 Miles, 1992), la fille revendique une encore plus grande loyauté que sa mère à la nourriture traditionnelle. Le riz se décline comme accompagnement de l' « azuki » (haricot rouge), ou comme ingrédient du « mochi » ou « manju », ou encore des « onigri » ; il est médicament en cas de nausée ; ou tient lieu de colle, mais il est surtout une revendication de sa condition modeste assumée et legs familial à la prochaine génération, qui le déguste goulûment. Le riz a traversé toute une lignée, l'a nourrie, l'a fait tenir, et devient hymne à ses racines et son appartenance au groupe. L'appétit du fils pour le riz ravit sa mère.

Le courage militant d'Amy prend toute sa force dans le poème « Femmes de réconfort » où la poète remet en mémoire le cas des femmes coréennes assujetties en prostituées pour les soldats par les Japonais en temps de guerre de 1931 à 1945 dans les bordels de l'armée impériale : sujet brûlant que les Japonais encore aujourd'hui voudraient taire pour sa nature scandaleuse. Certaines survivantes, dont Yong Soo Lee, réclament des compensations et une reconnaissance. Amy prend le parti des victimes de cet esclavage sexuel pour lequel le titre conserve l'hypocrisie de l'euphémisme historique (ianfu en japonais).

Amy sait user de plusieurs voix et de registres variés. Nous l'aimons lorsqu'elle se dévoile, femme pleine d'humour, d'auto-dérision, et de légèreté pour surprendre son image sans gloire mais joyeuse, presque délurée, au milieu d'un groupe de femmes d'âge mûr qui apprennent à danser avec plus ou moins de grâce mais un entrain débordant, au rythme de la zumba dans un métissage culturel latino exubérant, sud-américain, Cuba, Motown, L. A. Le poème en prose, « Zumba Gold à 9 heures du matin » (That Blue Trickster Time) semble vouloir se mettre à la hauteur de genoux usés, sans se prendre aux sérieux, tout en se délectant de la liberté que confère l'indifférence aux sarcasmes dictée par l'âge.

Cette modeste sélection se devait d'inclure un poème sur les pierres, dont le fils d'Amy sait combien sa mère les affectionnait, et parfois vénérât. Le poème « Pierre sœur » prend alors une forme de vers décalés en marches dégressives irrégulières, degrés minéraux, pierres roulées par les océans, qui en gardent l'érosion du temps et la douceur, la rondeur. Cette attirance rejoint la coutume des jardins japonais, composés de graviers ratissés, qui ramènent une fois encore au camp de Manzanar où, au cœur du désert, les Japonais internés en avaient dessiné, qui sont restés après eux. La valeur spirituelle de méditation de ces pierres apparaît comme celle d'un cheminement silencieux : les pierres charriées tracent une route d'itinérance, qui parle sans mots, « mon histoire [...] charriée dans les pierriers sans mots », dans la retenue encore, enryo.

La mémoire des camps, qui ont marqué un avant et un après la fracture sur la terre américaine, revient dans « Haiku de Little Tokyo ». Pendant la parenthèse de l'internement en plein désert, l'isolement, l'humiliation, l'exclusion, l'Amérique continuait de vibrer sans se soucier d'eux, au son du jazz de Bronzeville qui commémore une autre communauté touchée par la guerre, celle des Afro-Américains. Puis est venu le retour avec lui, le constat d'un ancien monde disparu en même temps que ses habitants japonais : un deuil difficile à faire et l'acceptation résignée d'une dégradation des lieux et de la culture et dénaturant le paysage humain, devenu méconnaissable, déroutant.

Ces quelques poèmes partagés ont pour vocation de donner envie de lire d'autres poèmes d'Amy Uyematsu, de voir le monde avec les yeux d'une merveilleuse poétesse, hors du commun et peut-être aussi celle de rejoindre le collectif Passages, qui accueille volontiers de nouveaux membres.

30 miles from j-town (30 Miles from J-Town)

1

dad' was a nurseryman~
but didn't know that sansei
offspring can't be ripped
from the soil
like juniper cuttings.

2

we were fast learners
we spoke with no accent
we were the first to live
 among strangers
we were not taught to say
 ojichan, obachan
 to grandparents
we were given western
 middle names
we collected scholarships
 and diplomas
we had a one word japanese
 vocabulary:
 hakujin
 meaning: white
it became my dictionary.

3

and in the summer when
 girlsmooth cheeks turn mexican brown
we were given the juice of a lemon
 an old country notion, its sting should return
us to our intended feminine selves

À 50 kilomètres de J-Town (30 Miles from J-Town)

1

papa était pépiniériste
mais ignorait que les enfants
sansei ne peuvent s'arracher
de la terre
comme des rejets de genévrier.

2

nous apprenions vite
nous parlions sans accent
nous étions les premiers à vivre
 parmi des étrangers
on ne nous apprend pas à dire
 ojichan, obachan
 aux grands-parents
on nous donna un deuxième prénom
 occidental
nous collectionnions les bourses
 et les diplômes
notre vocabulaire japonais
 se limitait à un mot :
 hakujin
 signifiant : blanc
il devint mon dictionnaire.

3

et l'été où
 les joues lisses des jeunes filles virent au brun mexicain
on nous donnait le jus d'un citron
 coutume du vieux pays, son piquant devait nous ramener
à notre nature féminine supposée

4

if you're hip in l.a. you eat
sashimi at least
once a month you know
the difference between
fresh and saltwater eel you cultivate
a special relationship with one
sushi chef you call
each other by first names-san.
as for me
I had sashimi on hot august nights
steaks grilled rare, 5 cups steamed gohan,
maguro never mushy sliced thick red,
and while the tongue burns sweet
from the mustard of wasabi,
mom brings in wedges
of moist chocolate cake
for cooling.

5

they didn't force the usual
customs on us.
no kimonoed dolls in glass cases
no pink and white sashes
for dancing the summer obon
we weren't taught the intricacies
of folding gold and maroon squares
into crisp winged cranes, but
we never forgot enryo
or the fine art of speaking
through silences.

4

si vous êtes dans le vent à l.a. vous mangez
du sashimi au moins
une fois par mois vous connaissez
la différence entre
anguille de rivière et de mer vous cultivez
une relation spéciale avec un chef
sushi vous vous appelez
par vos prénoms-san.
Quant à moi
je mangeais du sashimi les soirs torrides d'août
des steaks grillés bleus, cinq tasses de gohan à la vapeur,
du maguro jamais écrasé mais découpé en épaisses tranches
rouges,
et pendant que la langue brûle exquisement
à cause du wasabi,
maman apporte des parts
de moelleux au chocolat
pour rafraîchir.

5

ils ne nous ont pas imposé les coutumes
habituelles.
pas de poupées en kimonos dans des vitrines
pas de fourreaux blancs et roses
pour danser l'obon estival
on ne nous a pas appris les complexités
de plier des carrés dorés et marron
en grues ailées impeccables, mais
nous n'avons jamais oublié l'enryo
ou le bel art de parler
à travers les silences.

6

every two or three years america goes asia exotic
 rising sun T-shirts and headbands
 rock stars discover geishas and chinagirls
and asian american women become more desirable
 in fashion
 almost a status symbol in some circles
be careful it doesn't go to our heads
in videos blond hero always rescues us from yellow man.

7

quickchange sansei
we can talk cool whether we're from
southcentral lincoln heights or the flats
and even when we're not
we can say a few pidgin phrases
a crude japanese english
offered to grand parents
before they die,
we can fool
sound just like an american
over the phone,
and in public places
we usually don't talk at all.

² « Chinagirl », chanté par David Bowie, album *Let's Dance*, 1983

Oh, oh, oh, little China girl,
Oh, oh, oh, little China girl,
I could escape this feeling, with my China girl
I feel a wreck without my, little China girl

6

tous les deux ou trois ans l'Amérique s'entiche d'exotisme
asiatique
 t-shirts du soleil levant et bandeaux
stars du rock qui découvrent les geishas et les petites chinoises²
et les femmes asiatiques américaines deviennent plus désirables
 dans la mode
 presqu'un symbole de statut dans certains cercles
prenez garde que cela ne nous monte à la tête
dans les vidéos, le héros blond nous sauve toujours de l'homme
jaune.

7

sansei transformistes
nous pouvons parler cool, que nous soyons de
de southcentral, lincoln heights ou beverly hills
et même si nous n'en sommes pas
nous connaissons quelques expressions pidgin
un anglais japonais rustique
offert aux grands-parents
avant leur mort,
nous pouvons dissimuler
passer pour américain
au téléphone,
et dans les lieux publics
en général nous ne parlons pas du tout.

8

on important occasions
dad drove us into J-town
through the eastside barrio
past the evergreen cemetery
his sister and brother
never knew manzanar
kanji and english inscribed
on their gravestones
then over the first street bridge
into nihonmachi

this was the center
this was the lifeline

9

I go to japanese movies
whenever they come to town
 curious I see few and fewer like me
there are muscular young black men
and white men with indoor complexions
 some don't even need subtitles
 but they cannot know

I have to be here
I must spend these three hours
 with faces voices
 warriors farmers lovers
I would know
and to my soul
 these quivering notes

8

pour les grandes occasions
papa nous conduisait à j-town
traversait le barrio de l'eastside
passait devant le cimetière evergreen
sa sœur et son frère
ne connurent jamais manzanar
kanji et anglais gravés
sur leurs tombes
puis nous passions sur le pont de first street
pour entrer dans nihonmachi

c'était là le centre
c'était la planche de salut

9

je vais voir des films japonais
chaque fois qu'on les montre en ville
 curieusement j'en vois de moins en moins comme moi
il y a de jeunes noirs musclés
et des hommes blancs au teint blafard
 certains d'entre eux n'ont même pas besoin de sous-
titres
 mais ils ne peuvent pas savoir

je dois être ici
je dois passer ces trois heures
 avec des visages des voix
 guerriers paysans amants
que je devrais connaître
et pour mon âme
 ces notes trémulantes
 des mélodies du
shakuhachi que j'ai entendues jadis

of the shakuhachi
melodies I have heard long ago

10

grandma morita had no time
to learn how to drive the machine
but she took us by bus
to woolworth's
a dollar each to buy treats
for two girls who could never
talk to her about dreams.

10

grand-mère morita n'eut pas le temps
d'apprendre à conduire l'engin
mais elle nous emmenait en bus
chez woolsworth's
un dollar chacune pour acheter des friandises
pour deux filles qui ne purent jamais
lui parler de leurs rêves.

Rice planting (30 Miles from J-Town)

*In the sky at night
Stars known as the "rice basket,"
Blossom like flowers,
All day I make rice baskets;
At night I view these flowers.
—16th c. Japanese tanka*

Even my mother has taught herself
to acquire the taste of butter & bread,
but I refuse. Every night I must make
two cups of rice—
after washing the grains,
the level of water measured exactly,
only as high as the first groove
on my third finger.
This is essential,
for Japanese rice is wetter than others.
We say Chinese rice falls apart
too easily (they say ours is too sticky).
A newlywed bride has ruined many meals
by a rice too dry or too moist.

I plan every dinner around rice.
I know it's a starch like potatoes or noodles,
but I'm sure rice has so many more uses.
I can cook it with any meat,
fish, or casserole. I even serve rice with spaghetti.

And leftover rice is just as good—
fried with last night's scraps,
or the cold rice I reheat with tea,
then sprinkle with bonito shavings,

Planter le goût du riz (Thirty Miles From J-Town)

*Dans le ciel la nuit
Des étoiles connues sous le nom de
« panier de riz »,
Éclosent telles des fleurs,
Toute la journée je fais des
paniers de riz ;
La nuit je contemple ces fleurs.
—16^e siècle Tanka japonais*

Même ma mère s'est forcée
à acquérir le goût du beurre & du pain,
mais moi je refuse. Chaque soir je dois préparer
deux bols de riz —
après avoir lavé les grains,
niveau d'eau mesuré précisément,
pas plus haut que la première phalange
du majeur.
C'est essentiel,
car le riz japonais est plus humide que les autres.
Nous disons que le riz chinois s'égrène
trop facilement (eux disent que le nôtre est trop collant).
Plus d'une jeune mariée a gâché un repas
avec un riz trop sec ou trop mouillé.

Je compose chaque dîner autour du riz.
Je sais que c'est un féculent comme les pommes de terre ou
les nouilles,
mais je sais aussi que le riz a tellement d'autres usages.
Je peux le cuisiner avec tout, viande,
poisson ou gratin. Je sers le riz même avec les spaghetti.
Et le riz de la veille est tout aussi savoureux—
frit avec les restes du dîner,
ou le riz froid que je réchauffe dans du thé,
puis que je parsème de copeaux de bonito,

to become a hot soup
to be slurped the next day.

Of course there's the vinegared rice
that's the basis for sushi,
then on special occasions
a wine colored rice
flavored with dark red azuki beans.
Rice goes in our Thanksgiving stuffing,
it's a cracker for munching with beer,
and pounded, rice can be molded
into New Year's mochi cakes
or sweetened for manju
in pink and white stripes.

When we go to the mountains or beach,
the best part of the trip is our picnic lunch—
triangles and spool shapes of rice,
covered with roasted sesame seeds
or in green and black wrappers of dried seaweed.
These onigiri always go well with fried
chicken or slices of ham.

If I'm sick, mother boils
a heavy rice gruel which will
settle my stomach.

And when we don't feel like cooking
there's that breakfast rice
which can only be ordered in Buddhahead
towns, like Honolulu or Gardena—
rice heaped on a platter,
two eggs over easy,
your choice of Portuguese sausage,
bacon, or Chinese roast pork—
a typical Japanese American meal.

pour en faire une soupe chaude
à avaler par lampées bruyantes le lendemain.

Bien sûr il y a le riz vinaigré
qui est la base des sushi,
puis pour les occasions particulières
un riz couleur vin
parfumé de haricots azuki rouge sombre.
Nous mettons du riz dans notre farce de Thanksgiving,
c'est un biscuit salé à grignoter en buvant de la bière,
et pétri, le riz peut être moulé
en gâteaux mochi du Nouvel An
ou sucré pour les manju
aux rayures roses et blanches.

Quand nous partons à la montagne ou à la plage,
le meilleur moment de l'excursion est notre pique-nique de
midi—
du riz en triangles ou en forme de bobines,
enrobés de graines de sésame grillées
ou enveloppés d'algues séchées vertes et noires.
Ces onigiri se marient toujours bien avec le poulet
frit ou des tranches de jambon.

Si j'ai la nausée, maman fait bouillir
un gruaud de riz épais
qui me calme l'estomac.

Et quand nous n'avons pas envie de cuisiner
il y a toujours ce riz de petit-déjeuner
que l'on ne peut commander que dans les villes très
nipponnes, comme Honolulu ou Gardena—
un tas de riz dans une grande assiette,
deux œufs miroir dessus,
saucisses portugaises au choix,
poitrine ou porc rôti chinois—

I can remember when I couldn't boast
like this about rice. My father told us
the upper classes never
ate rice with their main course
like we did. Now I can even put rice
in my son's sack lunches—
when I ask him again if friends joke or stare,
I am back in the sixth grade
at my all white school,
in a less sophisticated time before sushi
became just another California fast food.

There is also the rice not eaten.
Moistened and mashed it's reliable glue.
Uncooked it's a good luck sign
to be thrown at weddings.
When rice is fermented as sake,
it's served chilled in wood boxes
with lemon and ice,

or so hot it melts the body
and is likely to make me dance and sing.
In craftsman's hands it's passed on
as a fine rice paper,
barely transparent and suited for lanterns
or poems brushed in ink.

But above all rice is a plain people's food.
Before temples and imperial palaces,
my peasant ancestors planted
until the land and grain were the harvest,
the rhythm we lived by.
Rice is the staple of farmers and monks—
nothing is wasted.
It has fed me on many long journeys—

un repas typiquement nippon-américain.

Je me souviens du temps où je ne vantais pas
les mérites du riz comme ça. Mon père disait
que les classes supérieures ne mangeaient
jamais de riz avec le plat principal
comme nous. Maintenant je peux même mettre du riz
dans le sac du déjeuner de mon fils—
quand je lui demande à nouveau si ses amis plaisaient ou le
dévisagent,
me voilà ramenée en sixième
dans mon école pour Blancs,
à une époque moins raffinée où les sushi
n'étaient pas encore un plat tout prêt californien.

Il y a aussi le riz qu'on ne mange pas.
Humidifié et écrasé, il forme une colle efficace.
Cru, c'est un signe de chance
qu'on jette sur les mariés.
Quand le riz est fermenté pour donner du saké,
on le sert glacé dans des boîtes en bois
avec du citron et de la glace,

ou bien si brûlant qu'il liquéfie le corps
et il a des chances de me faire danser et chanter.
Dans les mains d'un artisan il devient un fin papier de riz,
légèrement transparent, parfait pour les lanternes
ou les poèmes transcrits à l'encre et au pinceau.

Mais par-dessus tout le riz est la nourriture du peuple.
Avant les temples et les palais impériaux,
mes ancêtres paysans plantaient
jusqu'à ce que la terre et les grains deviennent moisson,
sur ce rythme nous vivions.
Le riz est l'aliment de base des fermiers et des moines—
rien ne se perd.

and though my family no longer grows rice
and our women no longer bend
to a rice planting song,
I am thankful when my own son
from the fourth generation
tells me he's hungry and smiles
when I hand him a riceball
the size of my fist.

Il m'a nourrie lors de maint long voyage—
et même si ma famille ne cultive plus le riz
et si nos femmes ne se courbent plus
au son d'un chant pour planter le riz,
je suis reconnaissante quand mon propre fils
de la quatrième génération
me dit qu'il a faim et sourit
quand je lui tends une boulette de riz
de la taille de mon poing.

Comfort Women (*That Blue Trickster Time*)
- after reading about Yong Soo Lee, 87, testifying
in San Francisco, 2015

She was just fourteen
says that fifteen men a day
felt more like fifty
~ ~ ~
Translates to *ianfu*
euphemism for *shofu*
meaning – prostitutes
~ ~ ~
Even the doctor
checking her for diseases
makes sure he rapes her
~ ~ ~
Tricked, taken by force -
will Japan apologize,
the true story told?
~ ~ ~
She's eighty-seven
sleeps three hours at a time
may never forgive
~ ~ ~
Wrists tied with wire
pain she couldn't imagine
electric torture
~ ~ ~
Seventy years pass -
the flashbacks and nightmares
that won't let her out

Femmes de réconfort (*That Blue Trickster Time*)
Inspiré d'une lecture sur Yong Soo Lee, 87 ans et son
témoignage à San Francisco, en 2015

Elle avait tout juste quatorze ans
quinze hommes par jour
elle aurait plutôt dit cinquante

On traduit par *ianfu*
euphémisme pour *shofu*
qui signifie : prostituées

Même le médecin
qui l'examine et vérifie qu'elle est saine
s'assure de la violer

Piégée, prise de force —
le Japon s'excusera-t-il,
la vraie histoire sera-t-elle dite ?

Elle a quatre-vingt sept ans
dort par tranches de trois heures
ne pardonnera peut-être jamais

Poignets attachés avec du fil de fer
douleur qu'elle ne pouvait imaginer
torture électrique

Soixante-dix années passent —
souvenirs éclairs et cauchemars
qui ne la lâchent pas

Zumba Gold at 9 AM (*That Blue Trickster Time*)

We are a throng of older women – yes, we are silver- and white-haired, or in my case, color-enhanced reddish brown, some with new knees and hips, others sporting flashy neon wristbands to tally how many steps, all of us ready to rumble in our rubber-soled shoes. Our teacher Yvonne used to weigh 300 pounds. Now she zumbas and runs, sports a modified mohawk, sparkly bracelets stacked from wrist to forearm, and pink, lime, or lavender tank tops and sweats. Her constant command: “Smile! This is spoze to be fun!” And it is, though a few in the crowd just don't get the steps, their faces so labored and lost. Most of us, though, are having the best time we've had in decades, feel like we did in our teens, maybe better since we don't care anymore if we look uncool - heck, no pressure anymore from ogling adolescents or lascivious men. Now nothing matters more than the way this Latin music pulls us in - our bodies set loose to congas and timbales. We learn salsa, very New York City smooth, while Dominican merengue is frenzied and almost too fast to keep on beat. We all like the song where we gyrate our hips, follow Yvonne in an unhurried blend of hula and belly dance, then raise arms and hands to shoo away something toward the sky, all of us joining the chorus, “amor – amor, amor, amor” - not sure if we're sending love out to the universe or saying goodbye to a lover, our voices rising as one. But my favorite, as always, is cha cha, which we got from Cuba. I didn't know this in the sixties, when I cha cha cha'ed to Chicano and Motown discs, doing it Eastside style with a swivel and dip. Cha cha feels like I'm coming home, so easy and free, just a zumba-crazed grandma with bad knees - that's me.

Zumba Gold à 9 heures du matin (*That Blue Trickster Time*)

Nous sommes une foule de femmes d'âge mûr — oui, nous avons les cheveux argentés, blancs, ou dans mon cas, teints en brun avec des reflets rouges, certaines avec des genoux et des hanches tout neufs, d'autres arborant des bracelets qui clignotent pour compter les pas, toutes prêtes à faire chauffer nos chaussures aux semelles de caoutchouc. Notre professeure Yvonne pesait autrefois 150 kilos. Maintenant elle fait de la zumba, court, arbore un mohawk raccourci, des bracelets brillants empilés du poignet à l'avant-bras, des débardeurs et des sweats roses, vert citron et lavande. Elle nous ordonne constamment : « Souriez ! Z'êtes censées vous amuser ! » Et on s'amuse en effet, même si quelques-unes dans le tas n'arrivent pas à saisir les pas, l'air concentré et perdu. Cependant la plupart d'entre nous nous amusons comme jamais depuis des dizaines d'années, nous sentons comme des adolescentes, peut-être mieux car nous nous moquons désormais de ne pas avoir l'air cool — ouf, plus de pression de la part d'ados mateurs ou d'hommes lascifs. Rien ne compte plus à présent que la façon dont cette musique latine nous fait entrer dans le rythme — nos corps s'abandonnent au son des congas et des timbales. Nous apprenons la salsa lisse, très style New York, tandis que le merengue dominicain, frénétique, est presque trop rapide pour qu'on suive. Nous aimons toutes la chanson où on roule des hanches, suivons Yvonne dans un mélange nonchalant de hula et de danse du ventre, puis levons les bras et les mains comme pour chasser quelque chose vers le ciel, et chantons en chœur le refrain « *amor— amor, amor, amor* » — sans trop savoir si nous envoyons notre amour à l'univers ou disons au revoir à un amoureux, nos voix s'élèvent à l'unisson. Mais celle que je préfère, depuis toujours, c'est le cha cha, qui vient de Cuba. Ce que j'ignorais dans les années soixante, quand je dansais le cha cha cha sur des disques chicano et de Motown, style Eastside L.A., avec un pivoté-plongé. Le cha cha, c'est comme se retrouver, légère et libre : une grand-mère folle de zumba aux genoux usés — moi.

Sister Stone (That Blue Trickster Time)

I

These are the stones that sing to me
not the granite boulders
transported from canyons
or rocks the size for hurling
like those thrown at Grandpa
when he came to America

The stones I choose are washed in by the tides
their ocean sleek skins
polished by current and time
the sheen of wet black
on these pebbles I save
like treasure

ii

A wise man says, "The stones cry out,"
and even the most ordinary rock
carries a history
rapturous as the stars
bursting sky and mountain
with longing

iii

My early ancestors built gardens of gravel
the dry landscape a place
for meditation
our monks tending to
seas of white stones
with rakes

At Manzanar issei and nisei inmates
searched the Sierra bajadas
for bedrock

Pierre sœur (That Blue Trickster Time)

I

Voici les pierres qui chantent à mes oreilles
non pas les rochers de granit
transportés à partir des canyons
ni les rocs de bonne taille pour être lancés
comme ceux jetés sur Grand-père
quand il est arrivé en Amérique.

Les pierres que je choisis sont charriées par les marées
leur peau amincie par l'océan
polies par le courant et le temps
le lustre du noir mouillé
sur ces cailloux que j'économise
comme un trésor

ii

Un sage dit, « Les pierres crient, »
et même le roc le plus ordinaire
porte une histoire
aussi envoûtant que les étoiles
éclatant le ciel et la montagne
de son désir

iii

Mes ancêtres lointains ont construit des jardins de gravier
le paysage aride, un lieu
de méditation
nos moines entretenant
des mers de pierres blanches
avec des râtaux

À Manzanar les prisonniers issei et nissei
ont fouillé las bajadas de la Sierra
à la recherche de socle pierreux

to create barrack gardens
camp ponds and parks
for solace

pour créer des jardins
des étangs et des parcs pour le camps
en guise de consolation

And I have long called myself
a stone lover
somehow knowing
my unfinished story is also carried
in the wordless stones
that fill my path

Et je me considère depuis longtemps
amoureuse de pierres
sachant en quelque sorte
que mon histoire inachevée est aussi charriée
dans les pierriers sans mots
qui remplissent mon chemin

Little Tokyo Haiku, 2019 (*That Blue Trickster Time*)

I want to go back -
 this hip, touristy J-town
 would make Grandpa cry

While we were in camp
 the streets jumped to Bronzeville jazz -
 and then we returned

Just twenty-five bucks,
 a train ticket, camp to home-
 Mom cannot forget

San Kwo Low is gone -
 so is the best almond duck
 I ever tasted

It's *chinameshi* -
 Chinese food made J-A style,
 affordable too

Sidewalks filled with foodies,
 sansei with hapa grandkids
 and all these homeless

Skateboards and pink hair,
 more common in J-town than
 issei descendants

Old as my Grandpa,
 I keep looking for faces
 resembling my own

Haiku de Little Tokyo, 2019 (*That Blue Trickster Time*)

Je veux y retourner —
 ce J-town branché pour touristes
 ferait pleurer Grand-Père

Pendant qu'on était dans les camps,
 les rues de Bronzeville trépidaient au son du jazz
 et puis nous sommes revenus

25 dollars, pas plus,
 et un billet de train, du camp à chez nous —
 Maman n'a jamais pu oublier

Le San Kwo Low a disparu —
 avec lui le meilleur canard aux amandes
 que j'aie jamais mangé

Maintenant c'est du *chinameshi* —
 cuisine chinoise façon nippo-américaine,
 et pas chère

Trottoirs envahis de fines bouches branchées,
 de sansei avec leurs petits-enfants hapa
 et tous ces sans-abris

Skateboards et cheveux roses
 on en trouve plus dans J-town
 que de descendants d'issei

À l'âge de mon grand-père,
 Je ne cesse de chercher des visages
 qui ressemblent au mien

Bibliographie

Uyematsu, Amy, *Yellow Power*, anthologie bilingue, dir. Nicole Ollier, Lhorine François, Sophie Rachmuhl, Jeffrey Swartwood. L'Ire des marges, Coll. Majuscule, 2025, p 259.

Ollier Nicole, « Être soi après le retour des camps d'internement japonais en Amérique avec Amy Uyematsu, 30 Miles from J-Town », *Vulnérabilité et radicalité, Écritures de soi britanniques et américaines contemporaines*, dir. Aude Haffen et Nelly Mok, Presses Universitaires de Bordeaux, Coll. Empreintes anglophones. 2025, pp. 131-155.

Nicole Ollier, Sophie Rachmuhl, "A Transcultural, Multipolar Experience II: Translating Japanese American Poet Amy Uyematsu", *Transcultural Perspectives in Literature, Language, Art and Politics*,. Dir. Aristi Trendel, Indra Karapetjana, François Thirion and Gunta Rozina. Lexington Books, 2025, pp. 119-131.

Rachmuhl, Sophie, "Talking to us" "inside our silence," "a recent history": The Internment of Japanese Americans in Amy Uyematsu's Poetry", *Leaves* n°6, Juillet 2018, pp. 83-111.

Colloque "The Internment of Japanese Americans, Homage to Poet Amy Uyematsu", 13 et 14 novembre 2025. <https://www.youtube.com/@UBmontaigne>